

Jésus bénéficiaire du baptême de Jean-Baptiste : quel signe ?

Philippe B. Kabongo-Mbaya

Comment comprendre ce qui suit ? Mon propos se résume en ce questionnement : de quoi le baptême de Jésus par Jean- Baptiste était-il le signe ? Et dans son prolongement : que signifierait cela pour nous aujourd'hui ?

Quand on sollicite le récit de baptême de Jésus par Jean Baptiste (JB), on peut d'emblée se poser la question du signe dont il est porteur. Pour ce point, comme pour d'autres, ce que nous trouvons dans les Ecritures correspond bien souvent aux problèmes et aux besoins des communautés par lesquelles la transmission est passée. Une mise en perspective montre les limites d'une prétention à quelque chose de plus global, s'agissant de signe.

« Jean était vêtu de poil de chameau, avec une ceinture de cuir autour des reins. Il se nourrissait de criquets et de miel sauvage » (Mc. 1,6). Par lui-même, par son style de vie, Jean était bien déjà tout un signe ! Mais que signifiait-il ? Un ascétisme, une marginalité religieuse posée comme norme, une existence de dépouillement face à l'imminence du temps nouveau que ce prophète annonçait ? Le baptême des foules par Jean est certes resté le signe le plus visible, le plus spectaculaire, mais l'administrateur de ce signe d'eau n'en est pas moins lui-même un autre signe. Il est l'homme qui vit à la marge de la société et de ses codes d'intégration. Etait-il pour autant un marginal inquiétant ou repoussant ? D'aucuns ont pensé que JB a dû être un ancien essénien excommunié. Ce n'est pas ce que montre la Bible.

Pour Jésus, c'est différent. Contrairement au prophète baptiseur, qui ne mangeait pas de pain et ne buvait pas de vin, le fils de l'homme, lui, mange et boit (Luc 7,33-36) comme tout un chacun. Avec tout un chacun. Il ne vit pas retiré en un lieu « désert », isolé, solitaire, à la manière d'un ermite. Jésus est socialement à l'opposé de Jean. Il est pleinement dans la société, assumant ses us et coutumes, tout en leur donnant des significations nouvelles. Il mange avec les gens de « mauvaise vie », touche les lépreux, les femmes « pécheresses », transgresse les règles de pureté de même que la loi du sabbat, etc. A sa manière, avant d'être quelqu'un qui pose des signes, Jésus est lui aussi un signe ! Ce qu'il est et ce qu'il fait correspondent à une manière de subversion à l'intérieur de la société. Mais en vertu de quoi ?

Avant de parler de la pratique d'un signe chez Jean le baptiseur, notons bien le fait que Jean comme de Jésus ont pu être , eux-mêmes, des SIGNES ; il nous fallait souligner cela dès cette introduction. C'est sans doute autour de leur personnalité si singulière que se constelle peut-être également la diversité de signes et pratiques ayant marqué leur ministère public.

Le récit du baptême de Jésus va donc nous aider à interpréter le lien entre signe et signification et leur portée pour nos pratiques aujourd'hui. Voici le texte :

1 Commencement de la bonne nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu.

2 Selon ce qui est écrit dans le Prophète Esaïe : J'envoie devant toi mon messager pour frayer ton chemin ;

3 c'est celui qui crie dans le désert : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers »,

4 survint Jean, celui qui baptisait dans le désert et proclamait un baptême de changement radical, pour le pardon des péchés. 5 Toute la Judée et tous les habitants de Jérusalem se rendaient auprès de lui et recevaient de lui le baptême, dans le Jourdain, en reconnaissant publiquement leurs péchés. 6 Jean était vêtu de poil de chameau, avec une ceinture de cuir autour des reins. Il se nourrissait de criquets et de miel sauvage.

7 Il proclamait : Il vient derrière moi, celui qui est plus puissant que moi, et ce serait encore trop d'honneur pour moi que de me baisser pour délier la lanière de ses sandales. 8 Moi, je vous ai baptisés d'eau ; lui vous baptisera dans l'Esprit saint.

9 En ces jours-là Jésus vint, de Nazareth de Galilée, et il reçut de Jean le baptême dans le Jourdain. 10 Dès qu'il remonta de l'eau, il vit les cieux se déchirer et l'Esprit descendre vers lui comme une colombe. 11 Et une voix survint des cieux : Tu es mon Fils bien-aimé ; c'est en toi que j'ai pris plaisir.

12 Aussitôt l'Esprit le chasse au désert. 13 Il passa quarante jours dans le désert, mis à l'épreuve par le Satan. Il était avec les bêtes sauvages, et les anges le servaient.

Le passage est bien connu. Il revient souvent dans nos lectionnaires du temps de l'Avent (notamment le v. 3). On peut y voir deux parties : vs 1-8, qui apparaît comme une introduction à la dernière partie, comprenant les vs 9-13.

Première Etape

Dans la première partie, introductive, de Mc 1, 1-8, trois mentions retiennent l'attention :

« *Commencement* » ; *Jésus-Christ, Fils de Dieu* » et [il] « *baptisait* » (JB).

Comme le 4^e évangile, Marc place son écrit sous le signe du commencement. Un commencement qui rappelle celui du 1^e verset de Gen 1. De même qu'au début de la création, un « commencement » ouvre tout à l'ordre, à la lumière, de même ici un « commencement » signale un départ, l'entrée dans le temps messianique. Autrement dit, la fin des temps ! Ce « commencement » consiste en l'accomplissement des promesses de Dieu. Cet *euaggelion*,

qui renvoie aux cris de victoire dans la littérature classique, traduit dans la Bible (la LXX) les acclamations eschatologiques, ainsi Es 40-66, Ps 96,2.

Ce qui est en jeu, ce n'est pas le temps des origines, mais celui de la fin. C'est le temps messianique, puisqu'il est question de la Bonne nouvelle (évangile). Mais s'agit-il du commencement de la Bonne nouvelle concernant Jésus-Christ (J-C) ou de la Bonne nouvelle annoncée par lui ? Les deux traductions sont possibles.

« Commencement de la Bonne nouvelle de Jésus-Christ... », c'est en fait le titre que Marc donne à son de l'évangile. S'il s'ouvre sur un contexte, celui de l'activité de JB, rapidement mentionnée, c'est pour indiquer un événement central, déterminant, survenu dans ce « commencement » : l'avènement de J-C comme « Fils de Dieu ».

L'appellation « Jésus le Christ » (J-C), Jésus le Messie, n'est pas neutre. Nous sommes d'entrée de jeu dans un discours de confession de foi. Les lecteurs de Mc savent de qui ou de quoi il est question ; son évangile n'est pas le commencement de leur foi. Pour situer cette foi en Christ, l'évangéliste en rappelle le cadre historique ou plutôt théologique.

Comme si cette centralité messianique ne suffisait pas, l'auteur de Mc souligne un autre titre, celui de « Fils de Dieu ». Le Christ est également « Fils de Dieu ». Une anticipation d'une autre déclaration qui vient dans la suite du récit, ainsi que nous l'avons vu.

Si l'on ne mesure pas toute l'importance de ces titres messianiques de Jésus, placés par Marc à l'entrée de son évangile, la chronique du baptême de Jésus dans ce passage risque d'être assez anecdotique.

Il est dit que Jean « baptisait dans le désert » ; l'équivoque peut se glisser ici : ce n'était pas un baptême de sable. Le « désert » veut signifier un lieu retiré. On le voit plus loin : c'était bien dans le Jourdain, dans l'eau de ce fleuve, que Jean baptisait (vs. 9 et 10). « Baptiser » en grec convoque une pluralité de sens : « plonger » (le plus connu), « immerger », « submerger », « noyer », « tremper », comme les peaux introduites dans leurs liquides de traitement. Dans le langage courant, dire que quelqu'un est « trempé » dans une affaire, suggère implicitement qu'il est compromis. On voit dès lors ce que signifie « être trempé » en Christ ou dans sa cause...

Le texte précise que le baptiseur proclamait un baptême de *métanoia*, c'est-à-dire de retournement, ce que l'on traduit habituellement par « conversion » ou « repentance », mais que la NBS rend par « changement radical ». Il y a là l'idée d'une révision intégrale de toute l'existence. Cela, en vue du pardon des péchés. A la différence de Lc, le récit de Marc ne fournit pas assez de détails sur les autres baptêmes administrés par Jean. Ils sont évoqués comme un décor général du seul baptême qui retient l'intérêt du texte : celui que Jésus reçoit.

Le Bas-judaïsme connaissait un rite d'eau destiné aux non-juifs admissibles au sein de la communauté d'Israël. Ce rite restait cependant une ablution en rapport avec les codes de pureté, car l'intégration véritable, pour les hommes, passait par la circoncision. Il y avait quantité de rites d'eau, ainsi le lavement des mains rendu populaire et obligatoire par les

Pharisiens ; en effet, par le passé, seul le souverain sacrificateur avait ce privilège, en tant que représentant de l'ensemble du peuple.

Deux critères distinguaient des pratiques baptismales proprement dites de nombreux autres rituels d'ablution, très courants à l'époque, notamment chez les Esséniens. Comme nous l'avons vue, les ablutions religieuses dans le monde juif de l'époque visaient la conformité aux règles de pureté ; elles pouvaient s'accomplir avec l'eau de pluie ou de conservation. En revanche, les rites baptismaux, quant à eux, ne s'effectuaient qu'avec de l'eau vive, et ne se pratiquaient que dans de l'eau courante. « Les rites baptistes entendent bien pardonner les péchés et se substituent ainsi aux sacrifices prévus par le rituel du Temple » (Hugues Cousin, *Le monde où vivait Jésus*, Le Cerf, p. 707).

On a parlé de la rivalité entre les Esséniens, reclus à Qumran, d'un côté, de l'autre, la noblesse sacerdotale et l'establishment religieux juif de Jérusalem. L'enjeu symbolique de la concurrence : le statut et la fonction du Temple. L'attente messianique de la restauration d'Israël rassemblait pourtant les uns et les autres dans une même ferveur. Ce qui distinguait ces milieux très religieux des Sadducéens. Ces derniers étaient des partisans de la « moindre religion » et ne cachaient pas leur hostilité à l'égard d'une religiosité trop voyante, identitaire, nationaliste, pouvant occasionner conflits avec l'occupant romain et représailles (Gerd Theissen, *L'ombre du Galiléen*, une fiction historique réussie, Le Cerf, 1988)

Rendant l'idéal essénien à la portée de tous, Jean Baptiste a réinterprété les prophètes dans une perspective du salut universel offert par le de Dieu d'Israël :

« 25 Je verserai sur vous de l'eau pure qui vous purifiera ; oui, je vous purifierai de toutes vos souillures et de toute votre idolâtrie. 26 Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau. J'enlèverai votre cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. 27 Je mettrai en vous mon Esprit, je vous rendrai ainsi capables d'obéir à mes lois, d'observer et de pratiquer les règles que je vous ai prescrites. » (Ezéchiel 36).

Entre le 1^e siècle avant J-C et le 1^e siècle ap. J-C, la fébrilité apocalyptique accordait à cette promesse une imminence particulièrement attractive. L'élitisme monacal et le ritualisme de Qumran laissaient place à une autre qualité d'accueil, à savoir la pratique par Jean de l'accueil des multitudes, une prédication pressante invitant l'entrée dans une ère nouvelle. Jean en donne le signe. Son baptême. Un généreux baptême que Jean lui-même décrit comme la marque d'une transition, un événement précurseur. « Il vient derrière moi, celui qui est plus puissant que moi,... » ; « Moi, je vous ai baptisés d'eau ; lui vous baptisera dans l'Esprit saint. »

Depuis les sacrificateurs au Temple jusqu'à Jean dans le « désert », en passant par les intraitables soldats du Monde de Lumière (Qumran), les rituels de réconciliation avec Dieu connaissent donc un mouvement de dépassement et de récupération de sens. La plénitude étant l'effusion de l'Esprit et la manifestation du « Prophète » attendu (Jn 1, 21). De l'aveu du prophète baptiseur, Jésus en sera et le porte-étendard et l'emblème.

Deuxième étape

C'est dans la dernière partie du texte, Mc 1, 9-13, que Jésus entre en scène.

Venant du Nord du pays, la Galilée, Jésus est en Judée au Jourdain ; on devrait plutôt dire Jésus est « descendu » de Nazareth de Galilée au Jourdain. Mais on ne parlait pas ainsi. On monte en Judée parce que c'est là Sion, la ville sainte, la destination de tous les grands pèlerinages liturgiques juifs. On monte à Jérusalem...comme un lillois qui dit « je monte à Paris »...

Ces indications de déplacement et de mouvement ne sont peut-être pas sans intérêt ou insignifiantes. Au v.7, Jean-Baptiste déclare qu'il n'est pas assez digne pour se « baisser » et délier les sandales de Jésus. En contraste, c'est Jésus qui descend en ce coin de Judée où le niveau de la terre est le plus bas que celui de la mer, comme nulle part sur toute la planète ! Jourdain est le nom du court d'eau ; or l'une de racine possible du nom renvoie au verbe descendre en hébreux (*Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Prébols, 1986, p. 691) . Jésus descend dans le Jourdain et en remonte. Une descente qui a indubitablement une valeur symbolique.

Le parallèle avec Philippiens 2,11, qui confesse l'abaissement du Christ, est tout trouvé : la descente de Jésus dans la condition humaine, jusqu'au don radical de soi suggère une figuration de l'incarnation. Car, le titre que Marc donne à son évangile, nous l'avons vu, est bel et bien « Commencement de la Bonne nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu, ... », c'est-à-dire, celui qui descend dans toute la réalité humaine et qui en remonte. Allégorie implicite de la mort et de la résurrection du Seigneur. La narration du baptême de Jésus esquisse ainsi sa trajectoire de l'Envoyé de Dieu. Sa livraison et son élévation. Le récit n'a pas fini de nous surprendre. Car il reste riche, et toujours plus expressif.

Au moment où Jésus remonte de l'eau, il voit les « cieux qui se déchirent », la « descente de l'Esprit » sur lui comme une colombe et entend une voix qui retentit des cieux : « Tu es mon fils bien aimé... ». Si pour Mt et Lc ce qu'il se passe est également vu et entendu du public, pour Mc, c'est Jésus seul qui en est le témoin. Preuve s'il en est de la discrétion messianique chère à cet évangéliste.

A partir de là, la narration prend alors un tour vraiment surprenant. C'est quand tout est finit que tout commence...Un baptême en cache un autre. Le baptême de Jean n'est pas seulement une prolepse des temps eschatologiques à l'horizon : dans le cas de Jésus, ce qu'il se passe est le dévoilement même de ces temps tant attendus ! Cet événement se donne à la fois comme le voile et le dévoilement de l'irruption de l'accomplissement de la promesse. Déjà en œuvre ! Précisons cela par ces quelques notations.

- Dans le Premier Testament, les cieux qui se déchirent manifestent l'avènement de Dieu, sa révélation en faveur de son peuple, un nouveau paradigme théophanique, en somme (Es. 63,19 ; Ez 1,1) ; mais également dans Mc 15,38, le voile du temple est

déchiré. Ac 10,11 : Pierre voit le ciel ouvert et les animaux impurs (proposés à sa consommation), la portée universelle du salut de Dieu offert aux nations sans discrimination.

- L'Esprit qui descend sur Jésus telle une colombe. Dans le *Testament des douze patriarches*, (un écrit deutérocanonique) informés d'anciennes traditions judéo-chrétiennes, une leçon prophétise ceci du Messie : « Et les cieux s'ouvriront sur lui, répandant sur lui l'Esprit comme une bénédiction du Père saint et lui-même répandant sur vous l'Esprit de la grâce. Et vous serez ses fils en vérité » (cité par J. Jeremias, *Théologie du Nouveau Testament*, 1ère Partie, Le Cerf, 1973, p. 67) Le don de l'Esprit saint en plénitude était la marque par excellence de la fin des temps pour le peuple de Dieu. Ce point est au cœur de ce dont nous nous efforçons d'éclairer ici : la marque ou le caractère eschatologique du baptême.
- Enfin, Jésus entend du ciel une voix qui lui déclare : « tu es mon fils bien aimé, c'est en toi que j'ai mis tout mon plaisir ». Ce que Jésus entend là rappelle une parole forte d'Esaié 42, 1 « Voici mon serviteur auquel je tiens fermement ; mon élu en qui mon âme se complait ». Les accents à la fois mystérieux et lyriques de l'affirmation peuvent cacher l'essentiel : ce que Jésus entend là n'est pas une simple réappropriation de la promesse ancienne. C'est un libellé institutionnel de caractère politique, une formule d'investiture messianique, à la manière de l'acclamation royale au Psaume 2. Cette déclaration d'élection du Christ dit solennement qui il est et qui il est aux yeux de Dieu pour le monde : le Fils unique de Dieu !

Résumons-nous :

Au baptême de Jésus par Jean dans le Jourdain, on est passé des considérations courantes liées aux ablutions, le besoin rituel de purification, à la manifestation d'une élection. « Tu es mon fils... » : n'est-ce pas toute la Bonne nouvelle, ainsi que l'a souvent rappelé Paul Tillich, théologien protestant du XXe siècle, sous cette expression : « tu es accepté » ?

Si les cieux se déchirent, si la voix se fait entendre, si l'Esprit descend : n'est-ce pas qu'ici un baptême aura été l'occasion d'un autre ? L'Esprit n'est plus « éteint » ; le ciel n'est plus « fermé » : les temps nouveaux s'accomplissent. De nouveau, le Seigneur se révèle et introduit lui-même l'histoire dans son achèvement. « Moi je vous baptise d'eau, mais lui vous baptisera dans l'Esprit saint » : c'est ce que le Baptiste proclamait. Ce n'est pas l'huile sacerdotale, royale ou prophétique qui descend sur Jésus, mais la Bénédiction des bénédictions, le Saint-Esprit. La plénitude de *chrismation* avant la lettre...Et sans jeu de mots ou pléonasme, la chrismation eschatologique qui rappelle le « naître d'en Haut » en lequel Jésus s'employait à accueillir Nicodème (Jn 3,7).

Le basculement qui est décrit dans le baptême de Jésus veut attester ceci : dans l'ordinaire du baptême de repentance, s'accomplit celui de l'Esprit. Toute sa signification réside

uniquement en cette investiture messianique du Christ, (encore un pléonasme) ! Lui qui descend dans l'eau du Jourdain et qui en est remonté...

La formule « *tu es mon fils...* » est mentionnée au moins deux autres fois dans l'évangile de Mc : au chap. 9, 7, « *celui-ci est mon fils, écoutez-le* », lors de la transfiguration de Jésus. Puis à la croix, par le centurion romain qui était face en face du Crucifié, au moment où ce dernier expirait, chap. 15,39 : « cet homme était vraiment *fils de Dieu* ».

On le voit : dans le premier cas, je le rappelle, la voix s'adresse à Jésus et à lui seul. Lors de la transfiguration, c'est une voix dans la nuée qui est entendue par les disciples, et ne s'adresse qu'à eux. A la crucifixion, ce n'est pas la voix céleste, ni celle venue de la nuée, mais la voix d'un païen, l'officier romain, probablement celui-là même qui avait conduit les opérations de mise à mort du Nazaréen ! Et c'est la foule indifférenciée d'agents, de proches déjà distancié, de badauds, à côté d'un dépotoir d'ossements humains, que la voix se fait entendre pour l'ultime fois. Quel signe ! Quel baptême !

Laquelle de ces voix correspond aujourd'hui à celle de l'Eglise quand elle se mobilise pour confesser qui est le Christ ? En quel Nom et en vertu de quoi ?

Nos pratiques aujourd'hui

On pourrait reprendre le questionnement : en quoi ce récit impacte-t-il, peut-il impacter, les pratiques baptismales de nos Eglises ?

Pour tenter d'y répondre, je formulerais ces quelques observations rapides dépourvues de toute prétention :

- 1- Ce que l'auteur de Mc relate du baptême de Jésus est censé se situer avant l'engagement prophétique et les activités du Christ. On peut supposer que l'Eglise ou les Eglises n'existent guère encore. Or, en y regardant attentivement, la structure narrative du récit met particulièrement en valeur trois personnages : la Voix du Père, l'Esprit en effusion, et le Fils bien aimé. En dehors de Jean Baptiste, on aperçoit en filigrane une sorte de trinité. Un ordre trinitaire organise ainsi déjà ce baptême dit de repentance. Comment des courants protestants antitrinitaires ou trinito-sceptiques qui existent peuvent-ils s'en laisser interroger ?
- 2- L'ensemble du récit, du moins comme je l'ai compris, montre que le baptême chrétien peut se passer de la dimension religieuse ou anthropologique – purification, résolution d'un conflit avec les divinités – mais pas de la perspective eschatologique, car ce cadre demeure le site même de toute christologie (W. Pannenberg) : la mort et la résurrection de Jésus ne sont pas pensables à l'extérieur et ne s'inscrivent ultimement que dans cet espace. On peut toutefois s'interroger si nos liturgies de baptêmes honorent clairement cette perspective ?

- 3- Beaucoup de baptêmes d'adultes (le catéchuménat dans l'Eglise catholique romaine, par ex.) ou ceux d'adolescents, sont bien implicitement chargés d'une même préoccupation : la reconstruction de l'identité personnelle, une quête de sens pour sa vie ; qu'est-ce qui pourrait être fécondé par un tel récit afin que, là aussi, ce soit un « commencement de la Bonne Nouvelle... », et non seulement un supplément d'âme sur le marché des techniques de Développement personnel ?
- 4- Toutes les Eglises chrétiennes, depuis Augustin, affirment que le sacrement est le signe visible de la grâce invisible de Dieu. Peut-on encore redécouvrir dans les pratiques ordinaires de baptêmes quelque chose qui soit l'extraordinaire de Dieu dans la routine de nos vies ? Quelle spiritualité pourrait alors accompagner la prise de conscience de toute la symbolisation qui est convoquée dans ce rituel biblique ?
- 5- Descendre dans le « Jourdain » et en remonter : c'est également pour tout chrétien-ne mourir et ressusciter avec le Christ (Rm 6, 3-4). Cela engage bien plus qu'un geste. Par la foi, le symbole atteste l'identification existentielle au Christ. Est-elle suffisamment appréhendée lors des grandes solennités, à la nuit de Pâques ou à la Pentecôte, par exemple ; ou bien nous nous contentons-nous simplement des émotions liturgiques suscitées par ces joyeuses célébrations ?
- 6- Nous l'avons dit, « être baptisé » revient aussi à dire « trempé » dans une cause, « mouillé... » en une affaire ; ce sens est-il vécu comme expérience déterminante, intime ? La « Voix » qui déclare « Tu es mon fils-fille » exprime-t-elle quelque chose qui a du sens au travers de nos parcours de vie si sécularisés ?
- 7- Enfin, et si l'on déclarait un moratoire de baptêmes pour en reprendre l'inventaire théologique, serait-ce un scandale intolérable par ces temps de précarité et de crises multiformes qui balafrent nos Eglises ? Et cependant, on doit continuer à croire que sa grâce suffit.

Devant ces dilemmes possibles comme d'autres défis, nous continuerons cependant à nous souvenir :

Jésus-Christ, je porte ton nom

Nom de confiance, quand parfois j'ai peur

Nom de joie, quand je pleure

Nom de demain, qui me libère

Nom de chemin pour aller vers les autres

Nom de paix quand je doute

Un nom-ami qui rend amical

Jésus-Christ, je porte ton nom

Si Dieu n'a qu'un Fils, nous sommes tous et toutes ses enfants !